

tout, ou peu s'en faut. Mon excellent camarade de Fayette, capitaine d'état-major, mon copain de la cabine du *Saint-Louis*, est nommé chevalier. Le général me confie l'agréable mission de le lui annoncer et ce brave garçon manifeste une joie folle qui rend heureux autour de lui. Il accourt remercier le général qui avait demandé cette récompense pour ses excellents services. D'autres croix et médailles sont accordées à d'autres heureux de la colonne. Le général Forey semble en belle humeur; il annonce que du côté d'Orizaba la situation s'améliore; nos bœufs ont produit leur effet! Les convois s'y font bien et.... enfin, on va bientôt se porter en avant. Le soir, accourent au quartier général tout l'état-major de la division et de nombreux officiers; les uns par gratitude pour les décorations, les autres par curiosité des nouvelles; il en résulte une *Tertullia* familiale et militaire pleine de cordialité et de gaieté; car les guerriers doivent toujours être gais quand ils le peuvent et malgré les marasmes. Nous en avons, en effet, un gros marasme qui, depuis quelque temps, obscurcissait le ciel de notre vie animale. Le vin baissant à l'étiage, nous étions, depuis le début de l'année, condamnés au régime du pulque, ce jus de l'aloès dont les Indiens font une boisson fraîche et rafraîchissante, stomachique et ébriante par l'excès, mais qui a le parfum peu estimé de l'acide sulfhydrique; les cuisinières diraient œufs pourris. Il est vrai que, dégustée fraîche, cette sève a le parfum de la Jonquille, ce qui, au début, nous l'avait fait consommer à cet état; mais alors elle a l'inconvénient grave d'être indigeste et cholérifère, tandis qu'après fermentation elle devient stomachique. On parvient à s'habituer à l'arome sulfhydrique et on boit du pulque en pleins hanaps, comme on absorbe de la bière en Vidercome. Les Indiens se grisent atrocement avec ce nectar des Tropiques et malheureusement quelques-uns de nos soldats faisaient de même.

Du reste, cet estimable pulque a deux fins. Distillé, il produit un liquide alcoolique généreux, peut-être trop pour

certains, qu'on nomme *Aguardiente*. Sans posséder la saveur de nos fines champagnes, il a néanmoins son mérite, surtout quand il est fabriqué avec la sève d'une espèce particulière d'aloès de petite taille. Il se présente alors avec l'aspect cristallin du kirsch; il a un bouquet délicieux et est parfait pour reconstituer les estomacs les plus délabrés. Il y a pour cette production des crus d'élite qui donnent une liqueur remarquable, qu'on nomme le *Mescal*, notamment celui de Tequila, région très haute, située dans l'Ouest du Mexique à l'origine du versant du Pacifique. Je le recommande tout particulièrement aux gastralgiques.

Le colonel Aymard, à la tête d'une forte colonne, est parti pour aller razzier des farines à Tesuitlan, petite ville de la Sierra où, paraît-il, les libéraux sont en grand nombre et disposés à nous attaquer. Le général lui donne des ordres en conséquence et lui prescrit de s'arrêter à Jalacingo, cette ville qui s'est prononcée dernièrement avec Don Miguel Melgarejo, et de s'y renseigner avant de s'engager plus loin. Mais le soir même, un Français arrivant de Tesuitlan, annonce qu'il n'y a que 50 gardes nationaux dans cette ville. Alors on envoie un Indien pour informer le commandant de la colonne.

Le lendemain, l'Indien revient de Jalacingo avec son reçu et fait connaître que le colonel Aymard est parti pour Tesuitlan le matin; mais il ajoute qu'en revenant, il a entendu deux coups de canon, qu'on a sonné les cloches à Jalacingo pour appeler aux armes les libéraux des communes voisines; il estime cependant qu'il n'y aurait que 4 ou 500 hommes réunis. Cette nouvelle donne quelque inquiétude au général qui n'a, en somme, aucun renseignement officiel du colonel Aymard, et cependant est convaincu qu'avec plus de deux bataillons, du canon et la cavalerie de Marquez, il peut tenir tête à des forces bien supérieures et les culbuter; il n'en regretterait pas moins qu'il perdît quelques hommes pour des sacs de farine problématiques. Aussi durant toute la soirée et en faisant son whist comme chaque jour, il paraît

soucieux et sous de mauvaises impressions. Nous venions de nous coucher, lorsqu'à 11 heures, arrive de Tesuitlan un courrier porteur d'une dépêche du colonel Aymard.

Celui-ci était arrivé à 4 kilomètres de la ville, lorsqu'il fut enveloppé par un brouillard intense, impénétrable. En outre, de nombreux renseignements positifs lui signalaient devant lui la présence de forces sérieuses avec 5 canons, qui représentaient les contingents du pays appelés la veille au soir par les cloches et des fusées. Dans ces conditions, il a établi son camp dans une bonne position et, craignant d'outrepasser les instructions du général en s'engageant dans l'inconnu, il attend des ordres. Aussitôt, à minuit, le général Bazaine lui envoie l'ordre de ne pas s'engager et lui annonce qu'il va se porter à son aide pour soutenir sa retraite.

Cette affaire insignifiante en elle-même et stérile en résultats, qui n'a été en somme qu'une marche inutile pour une colonne, comporte deux enseignements importants : l'un est donné par le chef de cette colonne, l'autre par le général qui avait la direction supérieure des opérations. Ils sont à méditer tous les deux, car beaucoup d'officiers ont commis souvent de grandes fautes dans l'une et dans l'autre de ces situations et ont parfois déterminé les conséquences les plus regrettables et les plus compromettantes. C'est, en effet, une tendance, très fréquemment constatée dans nos guerres passées, qu'ont certains chefs de colonnes détachées à attaquer un adversaire dès qu'ils se trouvent devant lui, les uns par tempérament trop ardent, primesautier ou irréfléchi, d'autres par manque de savoir ou de prudence, d'autres enfin emportés par le désir, très honorable sans doute mais très dangereux, de s'offrir une belle affaire dont ils auront seuls, si elle réussit, la gloire et la récompense, rarement la réprobation sévère; car ils auront parfois payé de leur vie la faute commise, ou bien leur bravoure entraînée servira de circonstances atténuantes. Combien de fois n'a-t-on pas vu des avant-gardes, des reconnaissances attaquer mal à propos, sans en avoir reçu l'ordre; et, une fois engagées,

nécessiter des soutiens, des renforts et finalement déterminer une action générale dans de mauvaises conditions et non prévue par le général en chef. Ces pratiques sont coupables et tout officier doit se pénétrer de ce sentiment qu'il n'y a pas de honte à battre en retraite et qu'au contraire ces mouvements sont souvent indispensables aux combinaisons de la tactique et surtout de la stratégie.

Le colonel Aymard a donc été tacticien en n'attaquant pas sans ordres et se maintenant sur une sage et prudente défensive jusqu'à ce qu'il en ait reçu.

D'autre part, le général Bazaine a fait preuve de la plus louable réserve en négligeant un fait d'armes qui eut été certainement heureux et brillant, mais dont les avantages n'auraient pas compensé les sacrifices, quelles qu'eussent été les pertes infligées à l'ennemi; n'eussions-nous perdu que quelques hommes, c'était beaucoup trop, surtout dans la perspective des luttes sanglantes qui nous attendaient fatalement.

Toujours est-il que cette alerte nous fit passer une nuit presque blanche; car, bien avant l'aurore, nous étions prêts à monter à cheval; mais le général se décida à ne pas marcher lui-même au secours de son lieutenant. Il agissait encore sagement, puisqu'il se résignait à refuser le combat; sa présence était plus nécessaire à Pérote où allait se replier sa colonne. Il envoya alors, avec une petite colonne équipée à la légère, le colonel Margueritte en qui il avait une confiance absolue qui fut toujours justifiée; car si ce brillant soldat était ardent à l'attaque, il était toujours circonspect avant de l'engager.

Dans la soirée, un courrier apporte deux lettres des colonels Aymard et Margueritte qui se sont rejoints, le premier ayant déjà battu en retraite. Ils annoncent qu'ils coucheront le soir à deux lieues de Pérote. Nous voilà tranquilles et, le soir, pour nous égayer, les officiers de l'état-major dînant avec nous pour fêter la croix de de Fayette, nous leur faisons une farce grossière mais très goûtée des Mexicains et

ignorée de nos camarades. Nous servons à leur appétit féroce une entrée délicate de boudins remplis de son et de piment haché, le tout coloré avec du sang. L'offre est merveilleusement accueillie et on s'esclaffe en contemplant les contorsions que font nos malheureux convives ayant la bouche en feu; car le piment mexicain est terrible, et pourtant les Indiens le dévorent comme du pain! Il fallait bien pansacher par un peu de gaieté nos préoccupations habituelles et plutôt sévères! Du reste, on noya ces incendies par des flots de pulque et quelques rasades de xérès.

Le lendemain fut une journée d'agitation grande et variée mais relativement pacifique. Nous faisons tout d'abord un brin de toilette car on annonce un arrivage considérable de beau sexe, fuyant Jalapa et surtout les fureurs de Diaz-Miron. Je grimpe dans le clocher d'où j'aperçois, au loin dans la plaine, la colonne Aymard-Margueritte s'avancant en ordre magnifique avec ses bataillons, son artillerie encadrant son convoi. Puis, à droite, sur la route qui serpente au pied des montagnes, un épais nuage de poussière recouvrant le long convoi venant solennellement de Jalapa la délaissée. Redescendu de mon observatoire pour aviser le général et déjeuner, on me prescrit d'aller au devant de ces deux colonnes et, montant mon bel esbrouffeur Doria, ce vaillant qui cavalcada si brillamment sur le Corso de Milan, je joins lestement la colonne Aymard, puis je cours à celle du colonel Mangin, la plus intéressante. Je trouve, en chemin, le général Marquez qui se rend en voiture au devant de ses nombreux amis.

Après avoir vu défiler l'élément troupe, je vois arriver le convoi extra-militaire. C'est la fuite en Egypte, une migration antique entraînant toutes sortes de gens, de bêtes et de choses; des êtres, hommes ou femmes, armés ou non, à pied, à cheval, à mule, à âne, à bœuf même, ou bien dans les immenses chariots du pays, forme à la Xerxès, empilés, des humains de tous sexes, avec des déménagements complets de lits, meubles, couches, ustensiles, de volailles,

de provisions, de barils, cages d'oiseaux moqueurs, perroquets et mille autres choses; des Indiens misérables avec femmes à demi-nues, portant leur produit sur le dos. Puis une longue théorie de véhicules d'un ordre plus relevé, de toutes formes, de tous âges, de toutes dimensions, dans lesquels est entassée la gentry de Jalapa, représentée surtout par des Senoras et leurs enfants et par des Ninas (jeunes filles), presque toutes d'une grâce parfaite et d'une grande beauté. C'est l'écrin de Jalapa. Un régal enfin pour un regard d'artiste, voire même de ceux qui ne le sont pas! Au travers de tous ces carrosses, une nuée de cavaliers de marque, aux larges sombreros tout brodés, penchés sur leurs selles argentées ou dorées, font la fantasia avec leurs fringants petits chevaux. C'est un spectacle digne de l'hippodrome.

En revenant par le chemin del Molino, qui est moins encombré d'impedimentas et de poussière, je rencontre le colonel Facio accompagnant deux voitures remplies de femmes délicieusement jolies, auxquelles on a donné par galanterie une escorte spéciale de lanciers de Marquez. C'est la famille Gutierrez, une des meilleures de la haute société mexicaine, composée d'hommes distingués et de femmes les plus « select » et les plus élégantes d'alors. Aussi, pensant bien ne rien trouver de mieux, après avoir été présenté en formes correctes, j'accompagnai cette petite mais brillante constellation jusqu'à la maison du général Marquez où devait aboutir son orbite.

Hélas! ce rayon de soleil qui avait lui dans le ciel de mes pensées, devait être bientôt obscurci par un sombre nuage. Dans la journée, j'étais attablé dans une grande pièce du quartier général servant de salon au général et de bureau aux aides de camp; le général s'y promenait avec le capitaine Willette, lorsqu'arrive un sous-officier de planton annonçant que la mère de Floriano, récemment fusillé, demande à parler au général pour solliciter sa grâce. Tableau! Le général, tout ému, s'esquive d'un côté et Willette

de l'autre. Mais le général lui dit de recevoir la malheureuse. A l'apparition de la pauvre femme, je me tapis derrière ma table et assistai avec émotion à la scène dont je fus témoin malgré moi, plaignant profondément mon ami Willette dont le cœur débordait à chacune des prières d'abord, des sanglots ensuite de cette mère dont l'explosion de douleur était déchirante. La situation de mon camarade était d'autant plus pénible qu'au début, en raison de l'aspect vénérable que lui donnaient ses grandes moustaches blanchissantes, la pauvre femme croyait parler au général et s'efforçait de l'attendrir pour obtenir la grâce de son fils. Enfin, il fallut l'aumônier pour pouvoir la conduire sur le tertre encore frais où reposait son enfant. J'ai toujours conservé un lugubre souvenir de cette scène épouvantable et pourtant je sentais que, si j'avais été juge, le devoir inexorable m'eût obligé à condamner ce grand coupable !

Après tout, si les espions ont une mère, ceux qui meurent en combattant pour leur pays ont aussi leur mère !

La journée du lendemain était un dimanche et dissipa les sombres impressions de la veille. Il en est presque toujours ainsi du reste dans la vie des gens de guerre où tout est larmes et sourires.

Un jeune Français de 20 ans, touché par l'appel de sa classe sous les drapeaux, dans son domicile à Mexico, s'est mis en route pour rejoindre... l'armée française où il la trouverait; c'est à Pérote qu'il a aperçu son drapeau et il s'est présenté au général, qui l'a incorporé au 95^e de ligne et, comme il avait une excellente instruction, il fut attaché comme secrétaire à l'état-major de la division. Je regrette de n'avoir pas conservé le nom de ce bon petit Français.

Dans la journée, une de nos musiques joue sur la place et fait accourir toute la population des deux sexes, pauvre ou riche, belle ou laide; mais nous ne sommes tenus à regarder que la belle; et pourtant ces Mexicaines nous paraissent toutes charmantes et pleines de grâce sous leur mantille chiffonnée avec un art parfois impertinent. Les cinq

demoiselles Guttierrez, avec la sobre élégance que comportent les circonstances, font sensation, et je savoure avec l'une d'elles les délices d'une promenade charmante où, entraîné par l'ardeur de la situation, je me stupéfais moi-même par les progrès étonnants que je fais dans la pratique de la langue de Cervantes.

Mais le soir, c'est bien autre chose. Après dîner, le général Marquez vient chercher le général pour faire Tertullia (soirée intime) chez lui où se trouvent les demoiselles Guttierrez. Encore ! Alors nous, les fidèles satellites de notre général, nous l'accompagnons à la fête, comme nous l'accompagnons au feu. Il y a un piano; mon camarade, le lieutenant Clapeyron et moi, arrachons de ses entrailles des branles de valse, polkas endiablées, et tout le monde danse éperdûment jusqu'à onze heures. Alors, suivant les hommes graves, nous rentrons au logis pour dormir et rêver ! Mais voilà que nous y trouvons Albert Bazaine et le maréchal des logis Kopff, le porte-fanion du général, qui dansent avec les charmantes filles d'un personnage de Jalapa venues avec leur mère, la Senora Reyes, que j'avais fait installer dans la maison du quartier général, et nous recommençons à tourner jusqu'à une heure très avancée; notre excellent chef était si amusé de notre entrain qu'il faisait aussi son tour de valse.

Hélas ! ces joies, ces folies, devaient être sans lendemain; à peine avions-nous mis aux lèvres la coupe des plaisirs, que les devoirs de la guerre venaient nous l'arracher; car le 19 janvier, douze heures après, nous recevons l'ordre de marcher en avant; et c'est pourtant avec enthousiasme que nous l'accueillons. En effet, ce feu d'artifice de plaisirs qui vient de répandre une lueur éphémère sur notre vie matérielle, n'a pu dissiper la lassitude engendrée par les jours taciturnes de notre longue stagnation dans Pérote, dont les tournées au café, vers 5 heures, et les whists quotidiens du général étaient insuffisants pour satisfaire notre activité. Comme ville de garnison, Pérote était plutôt faible !

La journée et les suivantes furent employées à organiser la mise en route de tout ce qui constituait, à Pérote et dans ses environs, la 1^{re} division. Ce fut un labeur sérieux pour l'état-major. Quant à nous, officiers de la maison militaire, nous avons aussi notre tâche, surtout celle de recevoir une foule de gens qui venaient voir le général et l'entretenir d'affaires qui leur étaient plutôt personnelles; car la plupart de ces braves indigènes étaient indécis sur le parti qu'ils avaient à prendre pour être assurés de se tenir toujours sous la protection de nos baïonnettes. Plusieurs, du reste, se décidèrent à nous suivre, quitte à mener souvent une vie de privations et toujours peu confortable. Toutes ces visites importunaient souvent le général qui avait à traiter avec ses colonels, ses chefs de service et son chef d'état-major, des affaires plus sérieuses et qui s'imposaient. En outre et surtout, il nous fallait accompagner le général qui allait visiter toute l'installation de la garnison et des dépôts qu'il laissait à Pérote, principalement les dispositions prises pour sa défense et celle du fort où se trouvaient nos malades et nos magasins.

Enfin, le dernier soir arriva; tout était prêt. On dansa jusqu'à une heure du matin et, dès l'aube, nous étions sur pieds pour mettre en route les trois colonnes de marche dans lesquelles le général avait divisé ses troupes pour se porter en avant.

Le 21 janvier, à onze heures, nous montons à cheval. Le général s'assure que tout est prêt et en route!

CHAPITRE XI

NOPALUCAN — OPÉRATIONS — COMBATS

Départ de Pérote. — Colonne égarée par son guide. — Visite à San-Andres. — Accidents volcaniques. — Poussière des routes. — Chasses. — Arrivée à Nopalucan. — Reconnaissance sur Tlaxcala. — Huamantla. — Séjour de Nopalucan. — Proclamation d'Ortega à nos soldats. — Alertes fréquentes. — Chevauchée du général Mirandole et du colonel du Barrail. — Incident du tir de notre infanterie sur nos cavaliers. — Proclamation du général Forey. — Déserteurs français. — Plan de défense de Puebla. — Le 15 mars, départ de Nopalucan.

Le 21 janvier, la 1^{re} division, moins la brigade restée à Orizaba, se met en route pour se rapprocher de la 2^e et grouper ainsi le corps expéditionnaire. Elle marche en trois échelons successifs et suit un itinéraire qui ondule sur la base des contreforts de la Cordillère au pied du coffre de Pérote et du pic d'Orizaba; cette contrée offre de l'eau et des haciendas pour cantonner.

Après avoir vu partir et inspecté ses trois colonnes se mettant en marche, le général part à son tour et va se placer en tête.

Cette première marche, vraiment stratégique, faillit être fatale. La colonne, qui comprenait tous nos convois et nos bagages, conduite par un guide infidèle, se perdit et prit une route conduisant à l'ennemi. Nous passâmes la journée dans les plus dures angoisses craignant qu'elle n'ait été enlevée. On envoya des explorateurs et des patrouilles de tous côtés, et ce n'est qu'à deux heures du matin qu'avec son convoi intact, elle nous rejoignit à Cuantotolapa, grande et riche hacienda où tout le monde était à l'abri.